



Note préliminaire à l'Écho n°59 de août 1910

Le 19 juin, tout le village a fêté la 'colonie italienne', chose assez rare qui doit être relevée...

A la fête patronale de Saint-Jean, une longue procession, mais pas Carreto...

Dans sa séance du 11 juin, le Conseil municipal proteste contre le fait que les revenus de l'église (la Fabrique) soit accordés à l'Hospice...

Dans le courrier militaire, Louis AYME a assisté à un rattrapage de train (je suppose) qui s'est mal terminé, mais sans blessé. André BERTAUD à Constantine a assisté à une dégradation, si on connaît le motif, on ne sait pas de quel grade le condamné est déchu...

Guy

ÉCHO DE BARBENTANE

N°59 de août 1910

Sommaire

- Page 01 = Édito : Les Prémontrés à Madagascar ;
Page 02 = Fête Italienne de la Saint-Antoine ;
Page 03 = Fête Patronale de Saint-Jean ;
Page 05 = Courrier militaire ;
Page 08 = États religieux ;
Page 10 = Laquelle ??
Page 11 = Il y fait bon ;
Page 13 = Le Bienheureux Curé d'Ars ;
Page 15 = Un prône aux jeunes mariés ;
Page 16 = La page des enfants.

Sources : collection de Magali Arnaud et Mireille Arnaud-Boissonnade.

L'ÉCHO DE BARBENTANE

Petit Bulletin Paroissial

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Passer en faisant le bien !

Conservez chaque numéro

HISTOIRE LOCALE — ÉDUCATION

HYGIÈNE

Lisez et faites lire

Almezz-vous les uns les autres.

Les Prémontrés à Madagascar

— 2^{me} article —

(Voir n° de mai 1910)

Sainte-Marie, dans l'esprit de Mgr Corbet, qui y appela nos Pères en 1901, n'était que du provisoire.

La Mission que sa Grandeur rêvait pour nous, c'était la Province de *Vohémar* dans l'île de Madagascar.

Touchant à la Province de Diégo-Suarez, qui forme le nord de l'île, la Province de *Vohémar* s'étend sur la côte Est de Madagascar jusqu'au Cap Maschala.

Sa superficie qui est d'environ 20.000 kilomètres carrés, est aussi grande que le territoire de la Belgique.

Pendant la belle saison — la saison sèche qui va de fin avril au commencement de Novembre — la température est modérée et ressemble à celle de Nice. Les fièvres sont rares. Le nord de la Province est couvert de pâturages et de superbes forêts.

Le sud est d'une fertilité étonnante.

Elle compte 28.000 habitants.

Les deux centres les plus im-

portants sont *Vohémar* et *Sahambava*.

Vohémar — 1.500 habitants — est bâtie au fond d'une magnifique baie bordée de cocotiers. La rade est excellente. Les rues sont larges avec des allées d'arbres des Tropiques; les maisons sont régulièrement construites.

Placée sur la ligne télégraphique qui relie Tananarive et Diégo-Suarez, elle est desservie deux fois par mois par le vapeur qui fait le service entre ces deux grandes villes; et elle est ainsi reliée à Sainte-Marie, dont elle n'est séparée que par vingt-quatre heures de navigation, le long de la côte.

Ce fut le vendredi 25 avril 1902 que l'*Oxus*, quittant Marseille, emportait les deux premiers missionnaires à destination de *Vohémar*.

L'un deux, le R. P. Théodore Gras se rendait là-bas comme supérieur de la Mission.

Arrivés vers la fin mai, ils trouvaient sur place deux mosquées et un temple protestant.

Les catholiques n'avaient qu'une case branlante et un terrain .. Le Dimanche 27 Juillet, le Vicaire Apostolique inaugurait officiellement la Mission et bénissait solennellement la nouvelle église (une chapelle en planches

de 16 mètres de long sur 8 de large) et l'école.

Tous les fonctionnaires étaient présents et l'affluence considérable. Les catholiques coudoyaient ce jour-là arabes, païens et protestants.

Cette aurore semblait pleine de radieuses espérances, d'autant que le 16 octobre 1903, arrivaient à la Mission six religieuses franciscaines missionnaires de Marie.

On pioche ferme l'étude de la langue, à ce point que le R. P. Théodore peut, en Juillet 1904, faire imprimer un catéchisme français-malgache.

Pour les visites aux 544 villages de la Province, et bien ! on les fera à pied, dans des sentiers impossibles à travers la brousse ; on traversera à pied ou à la nage les marais et les rivières, après avoir, à coups de revolver, fait déloger les caïmans qui prennent le soleil, étendus sur le rivage ..

Les difficultés d'ordre moral sont plus graves.

Par suite de la superstition, de la polygamie, la conversion des adultes est très difficile.

L'élément européen lui-même est réfractaire et affiche des mœurs scandaleuses.

Le dévouement et l'action du missionnaire doivent donc se concentrer sur l'enfance et la jeunesse.

Le 25 mars 1904, le R. P. Charles Sourbès parlait pour Vohémar. Le 25 septembre 1905, le R. P. Pierre Bèvre allait le rejoindre.

Ces deux Pères se sont établis à Sahambava, sur la côte de l'île et s'occupent de tout le sud de la Province.

D'autre part, en novembre 1908, le R. Père Louis de Gonzague,

de l'Abbaye de Frigolet-Leffe, rejoignait nos Pères qui résident à Vohémar et évangélisent la partie nord du pays.

Le Gouvernement, sans doute, eut ombrage de l'influence que prenaient les missionnaires, et, méconnaissant l'œuvre de haute civilisation française qu'ils poursuivaient, fit pleuvoir sur eux toutes sortes de tracasseries administratives, persécutrices et hypocrites. Les écoles furent les premières frappées ..

Les choses qui se passent en France à l'heure actuelle ou qu'on nous annonce pour un avenir prochain, auront certainement leur contre-coup sur nos Missions de Madagascar. Toutefois, l'avenir est à Dieu.

En tout cas, nos Missionnaires, Pères et Religieuses, resteront à leur poste jusqu'au bout, ayant au cœur le noble héroïsme des grandes âmes qui savent se dépenser, et, s'il le faut, mourir pour la cause de Dieu.

Père Godefroid Guigue.

Fête Italienne de Saint-Antoine

La colonie italienne de notre ville a fêté, le dimanche 19 juin, Saint Antoine de Padoue, son patron.

Nous braves concitoyens ont tout mis en œuvre pour donner à cette fête l'éclat le plus désirable.

Samedi soir et dimanche matin, tir des boîtes. A 10 heures, ils se forment en un groupe sur le Cours et se rendent à l'église, accompagnés de l'Harmonie Gau-

loise, pour y entendre la messe chantée par la Chorale de Saint-Jean-Baptiste.

A 4 heures, vêpres, sermon par M. le curé, qui débute heureusement avec cette pensée : « On a dit : l'exilé, l'émigré est seul partout, loin de sa patrie ; le catholique n'est seul nulle part ».

Le catholique, en effet, rencontre toujours et partout d'autres catholiques, des prêtres, un autel ; il est dans sa patrie morale, sa vraie patrie : même foi, même langage, mêmes chants, La présence des Italiens dans notre église venait confirmer la pensée de l'orateur.

Après ce début, bien de circonstance, celui-ci entre dans son sujet et retrace la vie glorieuse du grand Saint Antoine, dénommé, nous dit-il, le marteau de l'Hérésie.

Parmi les merveilles opérées par ce grand thaumaturge, il faut citer ce miracle inouï d'un Juif qui défiait Saint Antoine de prouver la présence réelle, de Jésus-Christ dans l'Hostie.

Le Saint lui propose de faire jeûner sa mule durant trois jours, ce qui fut fait. L'animal fut ameuré alors devant un picotin d'avoine. Derrière, se tenait Saint Antoine, l'ostensoir dans les mains. O miracle ! l'animal exténué par la faim dédaigne cette appétissante nourriture et se prosterne devant l'Hostie. Le Juif ne douta plus et fut converti.

La procession, avec la statue de Saint-Antoine, a parcouru la cité, au son des Marches de l'Harmonie Gauloise, et un salut solennel a terminé cette belle fête, qui se renouvellera chaque

année; noble projet, tout à l'honneur de nos Italiens.

(De l'Eclair)

Sainte Marguerite

Le compte rendu de cette belle fête des Mères chrétiennes sera donné dans le prochain numéro. — Prédicateur : M. l'abbé Bastide, curé de Saint-Césaire, Nîmes.

Fête Patronale

J'avais une dent très longue — une dent de chroniqueur — contre le rédacteur en chef du charmant « Echo de Barbentane ». Chroniqueur honoraire !... Songez donc, à mon âge... et lorsqu'on sent au bout des doigts une terrible démangeaison d'écrire !

Je reviens vers vous, chers Barbentanais, un peu comme l'enfant prodigue et reprends volontiers ma place dans votre cher bulletin.

Donc, la Saint-Jean a été fêtée avec l'entrain et la solennité des années précédentes.

La veille, qui était un jeudi, Vêpres à 8 h., avec la présence du Conseil municipal. Après ce premier office, les prieurs, tous revêtus de leur insigne sont là, portant crânement la statue du saint précurseur. Le clergé et les autorités municipales lui font cortège.

Au chant de l'hymne *ut queant laxis*, le feu est mis à l'édifice de sarments qui se dresse devant le porche. La flamme s'élève rapidement.

L'Harmonie attaque un brillant *allegro*, ponctué par le crépitement du vaste braier et la sonnerie des cloches.

Un superbe feu d'artifice, qui fait pousser des *oh!* et des *ah!* d'admiration — et un concert qui a été fort goûté, donné sur le cours, terminent cette première partie du programme.

Le lendemain 24, à 5 heures, carillon des cloches annonçant la grande solennité.

La journée s'annonce splendide; le soleil d'ailleurs est de toutes nos fêtes.

La grand'messe est chantée à 10 h. 1/2 par votre cher chroniqueur, assisté de MM. Lepage et Estève, comme diacre et sous-diacre.

Nous entendons la Messe brillante, à trois parties de Battmann remarquablement exécutée par la Chorale des hommes et le chœur des jeunes filles, et magistralement conduite par la baguette autorisée de Monsieur le Vicaire.

Aux vêpres, chantées à 4 h., devant un bel auditoire, M. Lepage, chapelain de la cathédrale de Nîmes prononce un éloquent panégyrique sur S. Jean-Baptiste.

Dès le début, il a un mot aimable pour chaque ecclésiastique présent; puis il expose brièvement le plan de son discours: la naissance, la vie et la mort du Précurseur.

Il résume ou plutôt il esquisse à grands traits chacune de ces phases, d'après l'Évangile, et fait une application courte et pratique après chaque division.

Nous avons surtout goûté ses éloquents considérations sur les vocations sacerdotales, sur le

témoignage que chaque chrétien doit rendre à la vérité par sa vie et ses actes, et sur l'inviolabilité du mariage.

Tout cela est dit avec un accent de profonde conviction et dans un style impeccable.

Le geste est sobre, le langage est noble, le ton n'est ni trop lent ni trop rapide, la voix est chaude et sympathique.

M. Lepage est orateur et apôtre. Son discours a produit une excellente impression, et, nous n'en doutons pas, de très heureux effets dans l'esprit des nombreux auditeurs.

La procession se déroule ensuite dans les principales rues de la cité. Chaque confrérie porte son étendard. L'harmonie se fait entendre par intervalles.

Les chants des Demoiselles Choristes alternent.

Les prieurs portant leur saint, et le clergé ferment la marche. Nous remarquons avec plaisir un bon nombre d'hommes dans le défilé.

Au salut solennel du T.-S. Sacrement, le *Tantum* est attaqué à la fois par les chanteurs, les choristes et la musique, ce qui produit un effet grandiose et saisissant.

Un chœur, à trois parties, à la louange du glorieux patron de Barbentane, chanté avec un *brio* surprenant, clôture cette imposante cérémonie et cette belle journée.

Honneur aux Barbentanais ! Ils ont une fois de plus réalisé la parole de l'Évangile : *in navitate ejus multi gaudebunt.*

Abbé REVEST,
Chroniqueur de l'Écho.



Prieurs de St-Jean pour 1910-1911. — *Lucien Chancel* (Le Cours). — *Siméon Moucadeau* (Roumette). — *Louis Lambert* (Réchaussier). — *Louis Mus* (La Bruyère).

**

Protestation du Conseil municipal. A l'occasion de l'attribution à l'Hospice des biens appartenant à notre église paroissiale, notre municipalité s'est honorée, grandement par la protestation suivante :

Séance du 11 Juin 1910

Présidence

de M. J.-M. Bruyère, maire

« Le Conseil municipal approuve les budgets de l'Hospice de Barbentane, mais il proteste à l'unanimité contre les recettes inscrites à ces budgets provenant de l'attribution à l'Hospice des biens de la fabrique de l'Eglise de notre commune.

« Attendu que ces biens, de par la loi, il est vrai, mais contrairement à la volonté des donateurs et des bénéficiaires ont été détournés de leur première affectation. »

**

Indulgence de la Portioncule.

— En vertu d'un *motu proprio* reçu de Rome et d'une autorisation spéciale de Monseigneur, cette faveur est attachée, cette année, à notre église paroissiale. Nous la solliciterons ensuite pour les années suivantes. Le 1^{er} Août, à 8 heures du soir un exercice aura lieu, avec prières, pour le souverain Pontife, les ministres du sanctuaire, l'Eglise militante, précédées de l'invocation à saint François, ainsi que des Litanies des saints, et suivies du salut.

Le 2, une messe de communion à cette intention, sera célébrée à 6 heures.

Courrier Militaire

—><—

— *Louis Agme, Nice, 11 juin.*

— Que devez-vous penser de moi, qui n'ai pas trouvé, depuis ma permission, le moyen de vous écrire?... Le service, en ce moment, est très chargé, soit par suite du départ de deux batteries pour les Alpes, soit par suite de la grève des employés de la ligne du Sud. Il faut 40 hommes pour garder la ligne dont le service est assuré par des hommes du 5^e Génie.

Hier, pour mes débuts, j'eus la *bonne fortune* d'assister à une rencontre de trains.

Je m'exprime ainsi à cause du côté *rigolo* de l'affaire.

Heureusement que les mécaniciens n'avaient pas perdu leur sang-froid. Arrivés à une cinquantaine de mètres, ils avaient fait machine en arrière, mais, pour comble, 3 wagons de queue ayant déraillé, le choc se produisit quand même.

Il n'y eût pas de blessés. Le premier moment de frayeur passé, nous nous amusâmes fort de voir toutes ces femmes sauter qui par les fenêtres, qui par les portières, et fuir de tous côtés... A nos pieds, gisait écrasé, un panier d'œufs... Quelle omelette!... Cela nous permit, quelques-uns étant intacts, d'en faire deux pour nous, car la bonne femme qui les avait perdus, ne pensait pas à venir les réclamer... A quelques pas, un wagon éventré laissait

couler du lait en abondance. A notre grand regret, nous n'avions pas de cruches. La voie en était toute arrosée... Puisse ma lettre vous trouver en bonne santé. Le bonjour de ma part à M. l'abbé ..

— *J.-M. Bon, Ajaccio, 14 juin.* — «... J'ai été très heureux d'apprendre par le charmant petit *Echo*, que j'ai lu et relu, que vous aviez eu de brillantes et splendides fêtes pour la Première Communion. C'est avec un vif plaisir aussi et une grande attention, que j'ai lu la lettre de Paul Ollier, dont j'étais depuis longtemps sans nouvelles... Je ne vois rien, cette fois, qui puisse beaucoup vous intéresser, sauf de vous dire que je suis toujours en bonne santé et que j'en souhaite autant et à vous-même et aux chers paroissiens de Barbentane... »

— *Pierre Mouret, Marseille, 14 juin.* — «... J'ai dévoré les lignes du petit *Echo* et constaté avec joie que mes collègues sont comme moi, en bonne santé...

J'ai veillé comme sentinelle, au fort Saint Nicolas, le terrible condamné à mort Grand... Mais voici un fait qui me semblerait impossible si je n'en avais été témoin. Jeudi passé, c'était la Première Communion à l'Eglise des Réformés. Le soir en rentrant de garde, j'aperçois sur les allées de Meilhan, une foule nombreuse massée devant l'Eglise. Je me demandais ce qu'il pouvait bien y avoir d'étrange, lorsque je vis la procession devant le porche et dans l'intérieur des grilles.. Communiant, hommes, femmes, avec des cierges allumés, des bannières, des étendards à l'insigne de Jeanne d'Arc étaient là, chantant à plein go-

sier... Au moment où le Très-Saint Sacrement sortit, tout le monde s'agenouilla, sur une grande étendue — et pas un cri hostile ne fut jeté, et pourtant, il y avait de toutes sortes de gens... Bien le bonjour à M. le vicaire... »

— *Aimé Trichelieu, Menton, 26 juin.* — «... Me voilà encore en retard. Je m'en confesse et je réclame l'absolution... mais il est défendu d'écrire dans les chambres, et la salle de réunion est occupée, ces temps-ci, par les réservistes; alors, la seule ressource est la cantine, et là, l'on n'est pas tranquille pour écrire, à cause du bruit qui y règne — et de ce fait, l'on remet tous les jours.

J'ai eu, dimanche dernier, la visite de mes parents, et, comme vous devez le penser, ça été une fête pour moi, et qui n'a été que de trop courte durée.

Aujourd'hui, Dimanche, nous partons ce soir, à 6 heures, pour aller coucher à la Turbie et exécuter ensuite un combat avec les réservistes, aux alentours du mont Tagel. Je crois qu'il sera assez pénible.

Nous partons le 11 juillet pour les grandes manœuvres Alpines où j'aurai le bonheur de rencontrer plusieurs amis, entr'autres Ayme. Ce sera charmant d'être en pays de connaissance, au milieu de ces régions perdues des Alpes. Je vous promets de vous envoyer des vues.. Enfin, ce qui me console, c'est que dans 3 mois nous sommes de la classe... »

— *André Bertaud, Constantine, 4 juillet.* — «... Ma lettre roulera aujourd'hui sur une dégradation militaire dont j'ai été témoin et qui m'a vivement impressionné. Le samedi après la soupe de dix

heures, on désigne ceux qui doivent assister à la parade. Je suis du nombre et je m'en réjouis car, me dis-je, ton article sera tiré de cet événement...

Nous arrivons à 3 heures et demie à la caserne des zouaves, et après un quart d'heure d'attente, le prisonnier arrive dans une voiture cellulaire. On le fait poser (pardonnez-moi l'expression) pendant environ 15 minutes, et à quatre heures sonnant, (heure militaire) l'adjudant-greffier du conseil de guerre lit les articles condamnant pour vol d'une montre, le nommé Charles-Bernard Vincent à 5 ans de réclusion et à 5 ans d'interdiction de séjour.

Je dois vous avouer que j'ai trouvé le prix de cette montre un peu élevé, et qu'à ce prix-là, je préférerais rester tout le temps qui me reste à faire, sans savoir l'heure.

Après la lecture, un commandant des zouaves s'avance et d'une voix forte, dit : « Charles-Bernard Vincent, vous êtes indigne de porter les armes. Au nom du peuple français et de par la loi, nous vous dégradons. »

Vous me croirez sans peine, lorsque je vous dirai qu'à ces mots un petit frisson me parcourut les veines.

Un sergent des zouaves enlève alors au condamné tous les insignes qui peuvent faire reconnaître un soldat. Cette cérémonie terminée, on promène le futur camisard devant le front des troupes — et l'on revient, fortement ému de ce spectacle si attristant.. »

— *Emile Gonthier, Dôle, 6 juillet* — « ... Je vois avec grand plaisir qu'à Barbentane les fêtes

de l'église brillent toujours... A Dôle, il n'y a pas de processions comme dans notre beau pays provençal... J'ai été très satisfait de lire les belles lettres de notre poète Mistral... Les nouvelles du pays sont toujours très agréables, mais ce qui fait encore plus de plaisir, c'est de savoir que quand j'aurai reçu encore deux fois l'*Echo*, au troisième, je serai libéré.

Encore 78 jours et la fuite. J'espère que Dieu nous donnera courage pour arriver au bout, car on languit sur la fin... Bien des compliments de ma part à M. l'abbé, ainsi qu'à tous les collègues... »

— Paul Ollier (Bonifacio), et J.-M. Bon (Ajaccio), ont bénéficié, l'un et l'autre, de 15 jours de congé. P. Ollier arriva le 23 juin, la veille de saint Jean-Baptiste. Leur bonne humeur et leur santé florissante font plaisir.

— Pierre Glénat (Chambéry), devenu ordonnance du Major, a reçu un coup de pied de cheval qui l'a envoyé à Barbentane pour 26 jours de convalescence. Point de suites à redouter L'état de ce cher ami est très satisfaisant.

— Guyot (Sétif) 30 jours de congé.

— Ollier (Tunis) viendra en septembre.

En ce monde, il n'y a que deux puissances, Dieu et la volonté humaine. Quand elles s'unissent, c'est pour cette terre la gloire et le bonheur; quand elles se séparent, c'est la révolte avec tous les châtiments qu'elle entraîne.

C. Alimonda.



BAPTEMES

Juin

- 12. Valérie-Julia-Célestine Marchand.
Parrain : Célestin Vedrine.
Marraine : Valentine Paulet.
- 26. Marie-Joséphine Sérignan, Berterigue.
Parrain : Joseph Ollier.
Marraine : Marie Sérignan, épouse Joseph Constant.
- 26. Paul-Louis Bourges.
Parrain : Paul Crouzet.
Marraine : Louise Sérignan.
- 29. Marie-Louise-Joséphine Marseau.
Parrain : Barthélemy Marseau.
Marraine : Marie Sérignan, épouse Chabert.

Juillet

- 2. Denise-Marie-Louise Lunain, Roumette
Parrain : Pierre Lunain.
Marraine : Louise Ménard, épouse Mouret.
- 5. René-Emile-Henri André (ondoïement).

MARIAGE

Juillet

- 12. Jean-Marie Pitras, boulanger, et Françoise-Alexandrine-Léa Sérignan.

SEPULTURES

Juin

- 14. Marie Rose Oddon, Vve Chevallier, 55 ans, au Deyme
- 17. Catherine Mison, Vve Ayme, 89 ans, Berterigue.
- 19. Marie-Louise Glénat, Vve Deurrieu, 68 ans, rue de l'Hôpital.

Juillet

- 3. Charles-Marius Sauron, 11 m. au Maliven.
- 10. René-Henri-Emile-André, un mois, sur le Cours.

Ces curés, tous les mêmes ! —

Un prêtre de la ville de Toulouse. Comme il longe le Capitole, un cocher vient lui offrir ses services : « Une voiture, Monsieur, une voiture ! — Inutile, merci, répond le prêtre.

— « Ah ! ces curés ! ronchonne le cocher mécontent, tous les mêmes ; ça ne ferait pas manger un morceau de pain à un pauvre diable !.

Le prêtre monte, par charité, dans la voiture.

Un quart d'heure après, il descend près de la basilique de St Sernin. Aussitôt un loustic de crier : « Ah ! ces curés ! tous les mêmes ; il ne pourrait pas aller à pied, celui-là comme le pauvre peuple ! »

Le prêtre ne répondit pas, mais se rappela ce proverbe : « Bien fol qui veut contenter tout le monde »; et cet autre : « Fais le bien, et laisse dire. »

— L'homme qui se confine dans une étude particulière, sans regarder jamais autour de lui, devient souvent un maniaque, toujours un esprit étroit.

* * *

La prière est la grande puissance de l'humanité et, tout à la fois, le grand témoignage de sa faiblesse.

Bossuet.

* * *

La science creuse la vie et ne la comble pas ; la piété l'illumine, l'élève et la remplit.

Lacordaire.

ASSOMPTION DE MARIE



SALVE REGINA
Vita, dulcedo et spes nostra!

Laquelle??

DE M. M. Barrès. (Journal Officiel, Janvier 1910):

« L'instituteur est bien embarrassé. Il sait bien que vouloir de la morale traditionnelle et chrétienne ne lui est plus permis; mais il ne sait à laquelle il s'arrêtera.

... La première voix qu'il entendit fut celle de J. Ferry disant: « Enseigne ce que tu as enseigné, mais garde-toi de le justifier comme un enseignement divin... Si tes scrupules... ou ton village le réclament, nous te permettons d'avoir à l'arrière-ban un Dieu législateur, rémunérateur et vengeur, voire une vie future... Oui, cela nous le permettons pour faire plaisir à Jules Simon! »

Jules Simon étant mourant, une nouvelle voix se fit entendre: « Cesse toute relation avec Dieu. L'administration n'exige pas qu'on l'attaque, mais elle veut qu'au moins dans l'enseignement primaire et secondaire, on organise contre lui la conspiration du silence... Si tu as besoin d'un aide fais appel à la **dignité humaine**... Elle ne fut pas sans plaire à l'instituteur, cette morale-là!

Mais bientôt il vit surgir L. Bourgeois et sa **solidarité**. Celui-ci manda ses chefs de service et bientôt on sut qu'il fallait entendre le mot « devoir » au sens du mot « dette »; que les petits enfants se trouvaient dès le berceau, sans le savoir, liés par cette dette envers la société qui avait tout préparé pour leur bien-être. Mais, se dit l'instituteur, voilà quelque chose qui ressemble fort au péché originel..., c'est encore du cléricalisme. »

Il se tourna vers la **Science**... et de la Sorbonne lui arriva la grande voix confuse de la **Sociologie**: « Il n'y a pas de commandements qui s'imposent à la conscience; Il n'y a que des mœurs variables auxquelles il faut s'adapter... » L'instituteur trouva que c'était bien beau, mais d'usage difficile pour les petits enfants. C'est alors que les pédagogues, Bayet, Aulard, accoururent: « C'est bien simple, dirent-ils, les bonnes actions sont celles qui nous sont utiles..., les mauvaises sont celles qui nous sont nuisibles. » Mais l'instituteur se trouva fort embarrassé — avec l'apache qui trouve utile la bourse du voisin, avec l'alcoolique qui noie son chagrin dans l'absinthe..., avec ses élèves fortes têtes qui trouvent utile à leur bonheur de faire les mauvaises têtes — et l'**utilitarisme** s'en alla rejoindre au loin toutes les autres morales que savants et politiques lui avaient tour à tour expédiées de Paris, pour remplacer la morale traditionnelle.

Prenons-les toutes, alors, leur dit M. Steeg dans son rapport, et sous leur effort combiné c'est bien le diable si nous n'arrivons pas à un résultat.

L'instituteur affolé par toutes ces excitations incohérentes se lève enfin, superbe et vaticine par l'organe d'un collègue: « Il faut en prendre notre parti; **on rejette la conscience comme inopportune, le devoir n'oblige plus**. On conserve ces termes dans le langage pour le naïf, mais ils n'inspirent plus la conduite... Nous ne regrettons pas qu'on l'ait — le devoir ou la conscience — relégué dans le musée des bouddhas... **L'éducation ne peut pas être l'art de faire les honnêtes gens,**

nardant: « Vrai qu'il fait si frais que ça à l'église? J'aurais cru qu'elle empestait, rapport à l'encens, aux cierges et aux bougies...

— Erreur, mon vieux! reprend Bourafon, les nefs sont trop hautes pour qu'on s'en aperçoive, et, surtout aux Vêpres, elles ne sont pas assez bondées pour que la chaleur d'une foule vous incommode. D'ailleurs, l'odeur de l'encens vaut bien les relents d'absinthe et les fumées tabachiques qui empuantissent les estaminets; je crois même que c'est plus sain.

— Possible! je ne discute pas, mais ça ne me dit rien ta grande bâtisse; ce n'est pas là que je vais pour tuer le temps, tu le sais bien.

— Parbleu! si je le sais!... N'empêche que tu as peut-être tort. L'église est plus joyeuse que tu ne penses, les dimanches surtout. Il y a les chants, les cérémonies, l'orgue. Il y a même le sermon. Je ne plaisante pas: à entendre expliquer sa religion, on se rappelle le vieux temps du catéchisme, on est presque content de constater que ça n'a pas changé et que les enseignements sont bien pareils ici et au pays. Ça rajeunit, quoi! et ça refait l'âme. Rappelle-toi la petite église du village. Tu la fréquentais, avant de venir chercher fortune en ville. Comme moi, je suis sûr que tu trouvais qu'il y faisait bon. Certes, elle n'était pas belle, lourde, étroite et écrasée sur ses piliers carrés, elle n'attirait guère les touristes de passage. On l'aimait pourtant. On y était venu, tout mioche, sur les bras de la mère; on y avait connu ce jour heureux de la première Communion. Le dimanche on y revenait volontiers écouter le prône familier

de son vieux curé; on y priait un peu, au milieu de visages connus et amis. A l'entour, t'en souviens-tu? était encore le cimetière qu'on a porté plus loin depuis: question d'hygiène, paraît-il! Eh bien! en entrant ou en sortant, on pensait à ses morts, et, gravement, tandis que les femmes renouvelaient les fleurs sur les tombes, on se remémorait leurs loyales figures et leurs exemples virils, et l'on disait un Notre Père, autant pour avoir leur bénédiction que pour délivrer leurs âmes, si besoin en était... Oui, il y faisait bon, à la messe du dimanche. L'été, la porte restait grande ouverte, et le vent apportait par bouffées, des chants d'oiseaux et des senteurs de foin mûr; le vent devait, il me semble, remporter sur les champs, sur les moissons qui jaunissaient, et jusque sur les coteaux tout verts de vignes, la protection de Dieu.

— C'est vrai, Bourafon, ce que tu me rappelles là. Mais ici, ce n'est pas la même chose.

— Ah! sans doute, ce n'est plus le village. Mais, à l'église, il y a au moins, le même Bon Dieu et notre même âme qui a besoin de lui et qui lui doit toujours son hommage. On y trouve vite aussi des connaissances et des amis. Et c'est là qu'on peut le mieux songer à ses morts, rêver au pays, revivre le passé; ces pensées-là, vois-tu, amènent facilement quelque prière aux lèvres. Crois-moi, vieux, il y fait bon à l'église.

— Je veux bien te croire, tu le sais mieux que moi.

— Essaie un peu, pour voir. Bien que tu vives en patachon, tu as bon fond, je te connais; et si tu acceptes de venir avec moi dimanche prochain, — et les au-

tres à la suite, — pour toi aussi, mon pauvre ami, il y fera bon.

— Tiens! je ne dis pas non. Tu m'as remué avec tes histoires du pays, de notre église, des vieux qui sont morts... On a beau se croire blindé, quand on me parle sentiment, va te faire lanlaire, ma blague est coupée et me voilà chaviré. Ça me dégoûte à présent d'aller maniller... Invite-moi à souper, et je reste.

— Oui, reste, Rigobet. Tu me fais plaisir.

Dans l'escalier, la bonne grosse voix de Bourafon tonitrua aussitôt: « Ohé! la bourgeoise, allonge le bouillon et mets une assiette de plus! »

L. D.



FLEURS DES SAINTS.

Le Bienheureux Curé d'Ars



UN jour, en 1770, un mendiant nommé Benoît-Joseph Labre, se présentait chez les Vianney, cultivateurs à Dardilly, et recevait dans son écuelle fêlée, sa part des distributions charitables du maître de la maison. 13 ans après, le même pauvre mourait à Rome et de tous côtés courait cette clameur désolée: *E mortuo il sancto*, le saint est mort, et les miracles se multipliaient sur son tombeau.

« Partout où les saints passent, Dieu passe avec eux ». St Benoît-Joseph Labre avait dû bénir le toit hospitalier de Dardilly, car à cette même époque — 8 mai 1786 — y naissait un enfant prédestiné, Jean-Baptiste-Marie Vianney.

Son enfance fut pieuse; petit berger il prêchait déjà à ses compagnons l'amour de Dieu et des pauvres. Le saint curé d'Ecully, M. Balley, se chargea de ses études qui furent laborieuses. Dieu ne lui avait donné que des facilités restreintes pour l'étude et à Verrières comme au grand séminaire il ne passa point pour fort, mais il y fut regardé comme un saint.

Ordonné prêtre le 9 août 1815, il vint comme vicaire à Ecully rivaliser de ferveur avec son protecteur et ami: « J'aurais fini, disait-il, par être un peu sage si j'avais toujours eu le bonheur de vivre avec M. Balley ». Trois ans après, Dieu le lui enlevait et, malgré les instances de tous pour que M. Vianney acceptât sa succession, l'humble vicaire recevait sa nomination de curé à Ars. C'était en 1818.

* * *

Les 41 ans de ministère pastoral du Bienheureux se divisent en deux périodes:

1^o Pendant 10 ans, M. Vianney ne songea qu'à la réforme de sa paroisse et à la réalisation de la parole de M. Courbon, vicaire général: « Allez mon ami, il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse, vous en mettez ». Il en mit, en effet, le puissant dans son âme qui en était dévorée, et recourant sans cesse à Celui qui seul peut rendre un ministère vraiment fécond. « Avez-vous remarqué, disait-on au début, notre nouveau curé? comme il prie avec ferveur! comme il est pieux! » L'édification fut son premier moyen d'apostolat. Le second fut d'amener à Jésus Eucharistie quelques adorateurs fidèles qui joindraient leur prière

Un Prône aux jeunes mariés

CHERS ÉPOUX,

AVOIR des enfants, et les *élever* chrétiennement : Voilà votre suprême devoir. Vous n'avez reçu le sacrement que pour cela.

Or, jamais vous ne serez de bons éducateurs, si vous n'avez pas compris ce que signifie le mot : **élever**.

ELEVER signifie : PLACER PLUS HAUT CE QUI ÉTAIT PLUS BAS.

Vous devez donc être résolu à ne pas laisser vos enfants trop près de la terre (elle est si basse, la terre!) mais à les faire *monter plus haut*, toujours plus haut...; en d'autres termes, à semer sans cesse en eux ce qu'il y a de *meilleur* et de plus divin, au lieu de dire comme tant d'autres : « Bah! quoi bon! » — « Nous, les ouvriers, nous n'avons pas besoin de tant d'embarras. » — « Je ne veux pas faire de mon garçon un *Monsieur*, ni de ma fille une *Demoiselle*. » — « C'est bon pour ceux qui ont le temps et les moyens. » — « Chez nous, on se contente de peu : ce qui suffisait aux anciens suffira bien aux jeunes. » — « Pas besoin d'en savoir si long et de faire tant de manières pour manier l'outil, ou pour garder les vaches! » etc., etc.

En réalité, les parents qui tiennent ce langage cherchent une excuse à leur paresse et à leur négligence : voilà tout.

Assurément, il faut, ah! oui, il faut *rester simple*. Il est sage de ne pas compliquer sa vie inutilement; il est imprudent de vouloir monter au-dessus de ses for-

ces; et de chercher à s'élever hors de son rang et de sa position.

Mais il ne s'agit pas de cela, parents chrétiens.

Il s'agit de savoir si l'éducation est superflue pour les enfants du peuple!... si le niveau matériel, intellectuel et moral de l'atelier et des champs ne gagne pas à être *élevé* par la bonne éducation en famille!...

Est-ce qu'aux pauvres comme aux riches, il ne faut pas vertu, conscience, honnêteté, bon cœur, bon caractère?...

Est-ce qu'il n'y a pas de différence entre ces deux sortes d'artisans : *les bons*, qui sont laborieux, instruits, vertueux, adroits, aimables, religieux... et *les mauvais* qui sont fainéants, ignorants, vicieux, maladroits, hargneux, impies?

Qu'est-ce que les travailleurs ont à perdre, si leurs vêtements, leurs mains et leur visage sont plus propres et mieux tenus; si l'ordre règne dans leur maison; si leur langage n'est ni trivial ni grossier; si leur conscience est la paix; si leur santé, de corps et d'âme est parfaite?....

Donc, pour ne pas laisser vos enfants dans l'ornière, ne vous y traînez pas vous-mêmes!... N'en faites pas des *déclassés*, non; mais faites-en des *spécialistes*, des professionnels d'élite.

Dévouez-vous pour leur âme plus encore que pour leur corps! Imités les meilleurs... Que votre famille soit en progrès!...

Plus haut!

Toujours plus haut!...

F. J.

Page des Enfants

On nous demande de reprendre pendant les Vacances les Concours de Catéchisme.

Nous avons hésité longtemps à souscrire à cette demande.

— Pourquoi donc ?

— C'est que les Prix seront donnés et il n'est pas si facile que ça de donner encore des prix pendant les Vacances...

Bref, nous avons consenti à de nouveaux sacrifices, mais nous ne donnerons des Prix qu'aux TOUT PREMIERS.

Nos concours seront des :

Concours Liturgiques, c'est-à-dire porteront sur les OBJETS qui servent au culte que rend à Dieu la Sainte Eglise. Le concours du mois d'août portera sur

« LES VASES SACRÉS »

N.-B. — Pour faciliter ces concours, nous donnerons nous-mêmes les réponses, mais nous laisserons plusieurs mots en blanc, nous contentant d'indiquer la lettre initiale de ces mots et le nombre de syllabes qui les contiennent.

D. — *Quels sont les Vases Liturgiques ou Sacrés ?*

R. — Ce sont :

1^o le C (3 syllabes).

2^o la P (3).

3^o le C (3).

4^o la C (3).

5^o l' O (3).

D. — *Qu'est-ce que 1^o le C (3) ?*

R. — C'est le v (2) sacré, la c (2) où se fait la c (5) du vin c (2) au précieux s (1) de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le S (1) S (4).

D. — *Qu'est-ce que 2^o la P (3) ?*

R. — C'est une sorte de petite assiette qui s (1) à r (3) la S (2) H (3).

D. — *Quelle est la matière de ces deux vases sacrés ?*

R. — Ils doivent être d'a (2) toujours doré au d (2); ils peuvent être de v (2) ou même d'or.

D. — *Qu'est-ce que 3^o le C (3) ?*

R. — Le C (3) est un vase sacré où l'on c (3) les Saintes Hosties pour la C (4) des f (3). Lorsqu'il contient les S (2) E (3), il doit être r (3) d'un p (3) de soie b (2), ou de d (1) d'or ou d' (2): (2).

D. — *Qu'est-ce que 4^o la C (3) ?*

R. — C'est une petite b (2) d'or ou d (2) doré, à double v (2), dans laquelle on r (3) la Sainte Hostie, afin de la placer ainsi dans l'o (3), sans c (2) de la b (2). Ce mot c (3) vient du verbe l' (2) *custodire* qui signifie g (2).

D. — *Qu'est-ce que 5^o l'O (3) ?*

R. — L'O (3) qui vient d'un mot qui signifie m (2) est un v (2) ou plutôt un u (4) s (2) qui sert à e (3) v (4) la Sainte Hostie à l'a (5) des f (3). — On l'appelait autrefois la m (3).

Réponses aux Devinettes de Juillet

1^o Posséder une ferme dans la Beauce.

2^o Tenir des conversations décousues.

3^o Le premier aime la musique; Le second aime le plein champ (plain-chant).

4^o Quand elles sont à Complies.

Devinette proposée aux lauréates et lauréats du certificat (2^e degré):

pir	vent	venir
un	vient	d'un